

## Un fondateur de l'Europe: Grégoire le Grand (590-604)

Ni opportunisme ni dilettantisme: le choix du sujet que je me propose de traiter m'a été imposé par son actualité scientifique. L'intérêt croissant et renouvelé qu'inspire depuis un demi-siècle l'étude de l'Antiquité tardive —c'est-à-dire de ces siècles créateurs et mouvementés qui, du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle ont métamorphosé la civilisation romaine— s'est porté plus précisément, au cours de ces dernières années, vers la fin si *décisive* de cette période. Décisive au double sens d'une mutation définitive, mais aussi de la décision avec laquelle les plus fortes personnalités de ces temps d'anarchie croissante en ont affronté les problèmes. Par l'action, la parole et la plume, de tels hommes ont maintenu, adapté, transmis à l'Occident européen bien des valeurs de vie individuelles et collectives par lesquelles se définit la civilisation originale de cette menue pointe du continent eurasiatique que nous appelons l'Europe.

La contrainte objective des anniversaires converge ici avec un renouveau de l'intérêt scientifique pour cette fin de l'Antiquité tardive, redevenue peut-être plus proche des angoisses de notre propre temps. L'année 1980 avait vu célébrer par un recueil de travaux anglais et par des rencontres internationales en Italie et en France le double et quinzième centenaire de la naissance du philosophe Boèce et de saint Benoît dans l'Italie des années 480, quelques années à peine après la déposition du dernier empereur romain d'Occident<sup>1</sup>. En cette même année 1980 paraissait

1 Sur cette conjoncture, et sur le renouvellement des perspectives de la recherche sur saint Benoît et sur le VI<sup>e</sup> siècle, voir notre conférence sur 'Saint Benoît en son temps', dans *Feuille des oblats*, 1 (1982) p. 7-23. Analyse

en France le dernier tome des *Dialogues* de Grégoire le Grand, dont le second livre contient la plus ancienne *Vie de saint Benoit*<sup>2</sup>. Il est à l'honneur de la recherche patristique française d'avoir joué un rôle décisif dans cette rentrée en scène de Grégoire le Grand, évêque de Rome de 590 à 604, et dernier des quatre grands Pères de l'Église d'Occident. Dès 1977 était publiée la thèse si neuve de Claude Dagens sur «Saint Grégoire le Grand, culture et expérience chrétiennes»<sup>3</sup>; et c'est en Septembre 1982 que plus de cent spécialistes sont venus du monde entier pour tenir à Chantilly un colloque international du CNRS consacré à Grégoire<sup>4</sup>. J'avais déjà fixé le titre de la présente étude, quand je reçus il y a quelques semaines la plus récente édition critique du *Registrum*: cette exceptionnelle collection de plus de 850 lettres conservées de Grégoire, et plus ou moins directement composées par lui au cours de ses 14 années de pontificat<sup>5</sup>.

Cette édition est comme le symbole de mon propos d'aujourd'hui. Oeuvre de l'éminent latiniste suédois Dag Norberg, imprimée à Turnhout en Belgique dans le nouveau *Corpus Christianorum*, la voici dans cette *Francia* occidentale où je m'appête à vous entretenir *francogallice* —dans le latin toujours vivant de notre langue—, de ce fondateur de l'Europe que fut Grégoire le Grand. Il y aurait eu bien des manières d'aborder l'étonnante personnalité de ce Ro-

plus approfondie de la conjoncture spirituelle et monastique de l'Italie et de Rome vers les années de la naissance de Grégoire, dans notre discours inaugural du Congrès international sur saint Benoit, publié sous le titre 'Le monachisme de saint Benoit au carrefour de l'Orient et de l'Occident', dans *Atti del 7° Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo* (Set.-Ott. 1980) (Spoleto 1982), p. 21-46

2 Grégoire le Grand, *Dialogues*, 4 livres en 3 volumes, avec une importante introduction, un texte critique et une annotation d'Adalbert de Vogüé, et une traduction de Paul Antin (Coll. *Sources chrétiennes* 251, 260, 265), Paris 1978-80.

3 Claude Dagens, *Saint Grégoire le Grand, Culture et expérience chrétienne* (Les Études Augustiniennes, Paris 1977).

4 *Grégoire le Grand*, Colloque international du C.N.R.S. (Chantilly, 15-19 septembre 1982), Actes sous presse aux éditions du C.N.R.S. (sortie prévue au début de 1984). La première section du colloque, consacrée aux problèmes historiques de «Grégoire et son temps», n'a pas abordé les problèmes qui font l'objet du présent article, sauf sur quelques points de détail que nous signalerons ici en note.

5 *S. Gregorii Magni Registrum epistularum libri I-VII* (Coll. *Corpus Christianorum*, series latina, t. 140), *libri VIII-XIV, Appendix* (et cinq indices) (Ib. t. 140 A) edidit Dag Norberg (Brepols, Turnholt 1982) 1185 pages.

main du VI<sup>e</sup> siècle: mystique et théologien plus qu'on ne l'a parfois pensé; écrivain racé, illustrant en un latin encore imposant des genres littéraires fort divers; réformateur d'une Église qui traversait même en Italie une crise aussi grave que les restes dérisoires de l'Empire, en dépit de l'interminable et ruineuse reconquête de la péninsule par les armes de Justinien au milieu de ce VI<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. En considérant l'homme et son temps plus largement et de plus haut, je voudrais tenter de montrer ceci: comment la rencontre d'une personnalité et d'une conjoncture historique, l'une et l'autre exceptionnelles, nous a laissé le modèle expérimental et réfléchi d'un certain nombre de valeurs de vie sur lesquelles va se tramer, au fil des siècles suivants, l'originalité de l'Europe et de sa civilisation<sup>7</sup>: ces valeurs qui, jusque dans les révolutions sociales et morales que nous vivons depuis bientôt quatre siècles (depuis «la crise de la conscience européenne»), définissent encore notre style de vie politique et social, et donc nos raisons les plus profondes de vivre, de survivre et d'espérer.

Par son action de gouvernant responsable, ce «consul de Dieu» réussit en effet à donner en 14 ans une impulsion efficace au devenir d'un Occident engagé dans sa métamorphose européenne<sup>8</sup>. L'efficacité de cette impulsion tient à une certaine idée du pouvoir et de la société, de l'auto-

6 Sélectionnons quelques titres utiles à notre étude —essentiellement fondée sur une analyse directe du *Registrum*—. La petite synthèse bien faite et toujours lisible de Mgr. Pierre Batiffol, *Saint Grégoire le Grand*, 4<sup>e</sup> éd. (Coll. Les Saints) (Lecoffre, Paris 1931). Deux premiers chapitres, excellents, de L. Bréhier et L. Aigrain, *Histoire de l'Église* sous la direction d'A. Fliche et V. Martin, t. 5, *Grégoire le Grand, les Etats barbares et la conquête arabe (590-757)* (Bloud et Gay, Paris 1938). Sur l'Italie du VI<sup>e</sup> siècle, et l'invasion lombarde après la guerre entre Byzantins et Ostrogoths, voir p. ex. L. Musset, *Les invasions, les vagues germaniques* (Coll. *Nouvelle Clio* 12) (PUF, Paris 1965) p. 88 sq. et 148 sq.

7 C'est ce conflit, en Grégoire, entre les exigences divergentes de ce que Péguy eût appelé une «mystique» et une «politique», qui en ont fait justement l'un des premiers Européens, en le contraignant à penser de manière nouvelle les rapports de l'évêché de Rome et des puissances temporelles, l'espace de l'Église en expansion et celui d'un Occident distinct de la *pars Occidentis* romaine de l'Empire, la double fidélité d'un contemplatif actif fidèle à Dieu en Lui-même et dans le Corps du Christ réel et virtuel dont il se sent responsable en montant sur le trône de Pierre.

8 C'est en effet à l'articulation du haut Moyen Age naissant, que se situe la biographie de Grégoire, puisque les historiens s'accordent aujourd'hui à voir dans la fin du règne de Justinien (qui échoue à tenter une dernière fois de réunifier la Méditerranée), en 565, le terme approximatif de la fin de l'Antiquité.

rité et de la liberté, de la loi et du respect des collectivités et des individus, que manifeste au jour le jour, et sous les formes les plus inattendues parfois, sa vaste correspondance. Le prestige unique de cet esprit supérieur, en son temps comme dans le large millénaire qui nous sépare de lui, ne tient pas seulement à l'expérience d'un pasteur de peuples devenu pasteur d'une Église, à son dialogue quotidien entre une ample culture et une situation historique souvent désespérante; ce prestige tient au réalisme d'un mystique contraint à l'action, en considérant «la fureur et le bruit» des choses humaines avec le regard souverain d'un contemplatif devenu «le serviteur des serviteurs de Dieu»<sup>9</sup>; c'est de là que vient ce souffle que l'Europe a donné au monde, et dont elle a, aujourd'hui comme alors, et plus que jamais besoin.

Il suffit de considérer l'Italie dans le dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle, pour concevoir la situation profondément critique dans laquelle vont se dérouler ces 14 années de pontificat romain. Dévastée par vingt années de guerre entre le royaume ostrogot de Ravenne et les armées des reconquêteurs byzantins, la péninsule assiste impuissante, à partir de 568, à la lente et irrésistible invasion des Lombards. A la différence des Ostrogots, qui avaient été les admirateurs et les imitateurs de l'Empire romain dans l'Italie de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, ces nouveaux barbares n'ont guère idée de ce que peuvent être une société policée et un État organisé; ils ne connaissent encore que la guerre, le pillage, et l'exploitation systématique de la violence. De la Cisalpine, leur migration fait tache d'huile en direction du Sud. Et Rome se trouve bientôt menacée au Nord-Est par le duché lombard de Spolète, au Sud-Est par celui de Bénévent. Les Byzantins se replient en quelques enclaves et cités proches des côtes: tels le Latium, la Campanie,

<sup>9</sup> La dédicace des *Moralia* porte à la fin de son en-tête: «Gregorius seruus seruorum Dei»; mais si Grégoire est le premier pape à en faire largement usage, le titre est plus ancien, comme le montre *ad loc.* la note de Dom Gillet, *Moralia*, t. 1, 2<sup>e</sup> éd revue et corrigée (*Sources chrétiennes* 32 bis) (Paris 1975) p. 114, n. 1 (on trouvera dans les pages précédentes, de même que dans la thèse de Cl. Dagens signalée *sup.* n. 3, une bibliographie bien à jour).

ou l'exarchat de l'ancienne capitale impériale, puis royale, de Ravenne, enfin l'Italie du Sud et la Sicile <sup>10</sup>.

L'*Apocalypse* est-elle arrivée, et proche la fin des temps? Comme les Romains de son temps, Grégoire en fut tout à fait convaincu <sup>11</sup>; mais loin de paralyser son action, cette conviction l'a paradoxalement stimulée. C'est dans une Rome abattue par la peste, l'inondation, la famine et l'insécurité totale, qu'il succède bien malgré lui au pape Pélage II, —victime de l'épidémie—, le 3 septembre 590. Les Romains venaient de placer aux gouvernails de «cette nef vétuste, complètement disloquée» et faisant eau de toutes parts (c'est lui qui le dit!) le seul homme capable de l'empêcher de couler <sup>12</sup>. Cet «héritier» d'une très ancienne famille sénatoriale était aussi l'arrière-petit-fils du pape Félix II. A ce double atavisme, une double expérience a gardé toute sa vigueur: d'abord devenu préfet de la Ville de Rome au service de l'empereur romain d'Orient, Grégoire avait aussi passé sept ans à Constantinople comme ambassadeur accrédité du pape auprès de l'empereur <sup>13</sup>: il avait donc connu la nouvelle Rome après l'ancienne, et toujours au sommet du pouvoir, séculier puis ecclésiastique. On comprend son sens encore romain, ou déjà européen avant la lettre, des vastes horizons. Dans l'intervalle de ces fonctions successives, Grégoire n'en a pas moins espéré quitter le monde pour se faire définitivement moine en sa demeure familiale du Mont Coelius, transformée par lui en un monastère. D'où un déchirement intérieur et irréductible, dont il tirera tout à la fois sa détresse morale et sa grandeur.

Mais à partir du 3 septembre 590, il lui faut chaque jour guérir, nourrir c'est-à-dire ravitailler, défendre, administrer,

<sup>10</sup> Carte commode et suggestive de «L'Italie lombarde à la fin du VI<sup>e</sup> siècle», dans l'ouvrage de L. Musset, cité *sup.* (n. 6), p. 143.

<sup>11</sup> Comme l'a montré encore récemment l'opuscule de G. Cremascoli, *Nouissima hominis nei Dialoghi di Gregorio Magno* (Coll. *Il mondo medievale*, 6) (Pàtron, Bologna 1979).

<sup>12</sup> *Registrum* 1, 4 (oct. 590), à Jean de Constantinople: «uestustam nauim uehementerque confracam indignus ego infirmusque suscepi —undique enim fluctus intrant et cotidiana ac ualida tempestate quassatae putridae naufragium tabulae sonant—...».

<sup>13</sup> Biographie: voir le petit livre de Batiffol (*sup.* n. 6), ou, plus récemment, le début de l'art. *Grégoire le Grand* de R. Gillet, dans le *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 6, 872 ss.

réorganiser en tous domaines. Il le fait avec une abnégation et une efficacité que rend encore plus admirable la précarité croissante de sa santé<sup>14</sup>. Mais loin de se replier sur les malheurs qu'il lui incombe d'atténuer, cet homme de gouvernement se sait non moins responsable d'une primauté romaine qui reste indissolublement, pour lui, celle de la Ville de Rome et celle de l'Église universelle<sup>15</sup>. C'est pourquoi est d'abord si vive, en lui et dès le début de son pontificat, la conscience de son *italianité*. Dès 591, il «recommande» encore avec conviction, à un haut fonctionnaire de la cour de Byzance, «la cause de l'Italie»<sup>16</sup>, mais la même année, il est sans illusion sur la conjoncture politique réelle; il écrit au questeur de la capitale impériale: «Je suis devenu l'évêque non pas des Romains, mais des Lombards»<sup>17</sup>. Cette vue amère et lucide de la situation italienne va l'amener à se poser opiniâtrement en *médiateur* entre Lombards et Byzantins et, comme tel, en «vice-roi d'Italie et même d'Occident», selon la formule frappante et juste de R. Gillet<sup>18</sup>. En 598, il remercie avec dignité le roi lombard Agilulf d'avoir accepté une paix qui empêchera de «couler le sang de misérables paysans dont le labeur profite aux deux partis»<sup>19</sup>. Il place obstinément son espoir en la reine lombarde Théodelinde —une Bavaroise catholique qui finit par

14 L'une des plus révélatrices est, de ce point de vue, une lettre à son ami intime Léandre de Sévice, *Registrum* 9, 228, ligne 21 sq.: «Neque enim, bone uir, ille ego sum quem nosti»; ou *ib.* 54 sq.: «podagrae... dolore assiduo et ipse uehementer attritus sum...».

15 Grégoire hérite ainsi de l'idéologie de la primauté romaine, particulièrement développée depuis Damase au IV<sup>e</sup> siècle, et Léon au V<sup>e</sup>. Paradoxalement, c'est son désir passionné d'unifier toutes les Eglises de la Méditerranée sous sa primauté qui va aggraver son conflit avec les patriarches de Constantinople, et le rejeter vers une Europe où aucun autre patriarche n'existe, qui puisse contester son autorité.

16 *Registrum* 1, 31, A Philippicus comte des *scubitores* (= *excubitores*: gardes de la cour), ligne 12sq.: «Causas uero Italiae uestra, quaeso, excellentia habeat commendatas...».

17 *Ib.* 1, 30, Au consulaire, patrice et questeur Jean, ligne 9 sq.: «Sicut peccata mea merebantur, non Romanorum sed Langobardorum episcopus factus sum...».

18 Dans son article cité *sup.* n. 13.

19 *Registrum* 9, 66, lettre «à Agilulf, roi des Lombards», ligne 7sq.: «Nam si (pax)...facta non fuisset, quid aliud ago habuit, nisi ut cum peccato et periculo partium miserorum rusticorum sanguis, quorum labor utrisque proficit, funderetur?». Article ancien, et malheureuseme sans références, de J. Doizé, 'Le rôle politique et social de saint Grégoire le Grand pendant les guerres lombardes', dans *Etudes*, 99 GG. 15 (1904) pp. 182-208.

faire baptiser dans sa religion son fils Adalwald: quelques années après la disparition de Grégoire, il sera le premier roi catholique de l'Italie lombarde. Il est, pour autant que nous sachions, le premier évêque de Rome à entretenir une correspondance suivie avec les rois barbares: d'Italie et d'Espagne, de Gaule et d'Angleterre<sup>20</sup>.

Cette politique de reconnaissance des nouvelles royautés, Grégoire la mène sans peine en Espagne après la conversion de Reccarède le roi visigot arien, par l'intermédiaire de Léandre de Séville, l'ami intime de Grégoire depuis leur vie en communauté de plusieurs années à Constantinople<sup>21</sup>. Il a plus de difficultés avec les rois mérovingiens, car la lutte qu'il mène énergiquement, et tout particulièrement en Gaule, contre la simonie et l'accession directe de simples laïcs à l'épiscopat, se heurte à des abus qui profitent évidemment aux clientèles de ces princes. Les éloges diplomatiques dont il comble Theudebert, Thierry ou sa terrible grand'mère la reine Brunehaut<sup>22</sup>, ne semblent pas avoir fait progresser en Gaule autant qu'il l'eût souhaité cette patiente réforme de l'Église, qu'il applique avec plus de succès dans le ressort italien de son patriarcat occidental.

C'est pourtant à partir des Gaules que Grégoire réalise à l'échelle européenne l'opération missionnaire qui décide de l'avenir de l'Europe, autant que de celui de l'Église latine: l'évangélisation de l'Angleterre saxonne par son propre disciple Augustin, et par ses compagnons qui sont comme lui des moines de Rome. Grégoire a préparé cette mission et l'a suivie avec un soin extrême. Il a fait élever chrétiennement de jeunes *Angli* pour en faire un jour des missionnaires indigènes; il s'est assuré l'appui des évêques les plus puissants sur les grandes voies fluviales qui mènent

20 Agilulf et Théodelinde en Italie, Thierry et Brunehaut mais aussi Clotaire dans la Gaule franque, Reccarède de Tolède en Espagne, Éthelbert en Angleterre.

21 Le *Registrum* ne conserve que trois lettres, mais très affectueuses, de Grégoire à Léandre, en 1, 41; 5, 53; 9, 228. Sur l'amitié de Léandre et Grégoire et leurs vues communes, tour à tour envers l'Empire et envers les nouveaux royaumes, voir nos analyses dans *Qui a chassé de Carthaginoise Sévérianus? Observations sur l'histoire familiale d'Isidore de Séville* (dans les nouveaux *Mélanges Cl. Sánchez Albornoz*, sous presse à Buenos Aires).

22 Lettres à Brunehaut: voir l'index de l'édition Norberg, t. 2, p. 1129b, s.v. *Brunihilda*.

vers les îles: la Meuse, la Seine, la Loire<sup>23</sup>; il combine cette opération, aussi, avec ceux qu'il appelle «les évêques des Germanies»<sup>24</sup> (au sens des anciennes provinces romaines de la rive gauche du Rhin). Il donne, par là, l'impulsion à un mouvement missionnaire qui se développe en direction de l'Europe océanique. Il inaugure ainsi, sans le savoir bien encore, le déplacement, en direction du Nord-Ouest, du centre de gravité de la chrétienté occidentale, vers une région qui sera plus tard le cœur de l'Empire carolingien.

Dans le même temps où il relance et oriente vers l'Angleterre la poussée missionnaire de l'Occident, Grégoire éprouve la crève-cœur de se sentir incompris et abandonné par cet Empire d'Orient où il s'était fait tant d'amis fidèles. Il est vrai que tout a conspiré à lui dessiller les yeux sur l'avenir déjà «condamné» des relations entre l'Europe occidentale et l'Orient byzantin. Sa longue querelle contre le titre d'«oecuménique» auquel prétend le patriarche de Constantinople —un malentendu aux conséquences très graves<sup>25</sup>—; la différenciation croissante entre les liturgies respectives de l'ancienne et de la nouvelle Rome<sup>26</sup>; et surtout, l'incapacité, la lâcheté, les mauvaises intentions, sinon parfois les exactions, des fonctionnaires civils et militaires grecs, qui sont censés défendre l'Italie contre les violences des Lombards<sup>27</sup>. Ainsi le «vieux Romain» Grégoire s'est-il progressivement détaché de la nouvelle Rome. Si le mot

23 La lettre 11, 41 est une «circulaire» —une encyclique— simultanément adressée aux évêques de Toulon, Marseille, Cavaillon, Metz, Paris, Rouen, Angers. Elle projette aisément sur une carte de Gaule des étapes possibles des missionnaires de Grégoire sur leur route d'Italie en Angleterre, par la Provence, la vallée du Rhône, puis celles de la Moselle, de la Seine, de la Loire.

24 *Ib.* 8, 29, 26: lettre adressée à Euloge évêque d'Alexandrie: Grégoire y mentionne (ligne 26) les «évêques des Germanies»: ce sont eux qui ont ordonné le moine Augustin avec l'autorisation de Grégoire, pour mieux assurer l'éclatant succès de sa mission.

25 Malentendu compliqué et acide entre les titulaires des évêchés des deux Romes: voir en dernier lieu, sur cette querelle, la communication d'A. Tuilier au colloque de Chantilly (*sup.* n. 4) sur *Grégoire le Grand et le titre de patriarche oecuménique*.

26 Voir la table ronde du même colloque sur les problèmes liturgiques, et sur le sens qu'il convient aujourd'hui de donner à «grégorien» en matière de sacramentaires ou de chant.

27 *Registrum* 10, 5, lettre au duc de Campanie Godescalc, qui a saccagé après effraction le monastère de Saint-Ange...: par suite, esclaves, clercs, moines et laïcs ont préféré se réfugier en territoire lombard, jugeant qu'ils s'y trouveraient plus en sûreté!



d'Europe apparaît une fois sous sa plume, c'est justement pour dénoncer à l'empereur la trahison de son abandon: «Voilà que tout, dans les pays d'Europe, est livré au pouvoir des barbares: villes détruites, places rasées, provinces dépeuplées, plus de cultivateurs pour habiter les campagnes...»<sup>28</sup>. L'Europe est une terre trahie —*barbarorum iuri tradita*—; c'est pour Grégoire, au rang qu'il occupe, une raison décisive pour assumer la responsabilité de ces terres abandonnées. Le plus hostile au christianisme, parmi les historiens philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, a pu écrire avec fierté ce bel hommage: «La conquête de la Bretagne a mis moins de gloire sur le nom de César que sur celui de Grégoire premier»<sup>29</sup>. Bel hommage européen à cette sorte d'Européen malgré lui.

Un tel succès suppose un prestige dont nous avons une double attestation européenne du vivant même de Grégoire; ce sont deux lettres d'hommage: l'une adressée à Grégoire, depuis Luxeuil, par le grand Irlandais semeur de monastères que fut Colomban<sup>30</sup>; l'autre d'Espagne, par l'archevêque de Carthagène Licinien<sup>31</sup>.

Mais il faut voir plus loin que cette extension spatiale du christianisme et de l'autorité romaine sur les royaumes de l'Europe occidentale.

Cette autorité digne de celle des magistrats de la ville de Rome, Grégoire ne la doit pas simplement à un incontestable ascendant personnel, que l'on perçoit nettement dans le ton de ses lettres. Il possède des qualités de gestionnaire dignes d'un sénateur romain tout autant que d'un évêque.

28 *Ib.* 5, 37, 53; lettre à l'empereur Maurice!; on y lit aux lignes 52sq. (après une exclamation d'une indignation encore cicéronienne): «Exclamare compellor ac dicere: o tempora, o mores. Ecce cuncta in Europae partibus barbarorum iuri sunt tradita, destructae urbes, euersa castra, depopulatae prouinciae; nullus terram cultor inhabitat; saeuunt et dominantur cotidie in nece fidelium cultores idolorum...».

29 Le mot est d'E. Gibbon, et rapporté par Batiffol (cité *sup.* n. 6). Le patriotisme anglais l'a emporté pour une fois, chez Gibbon, sur ses préjugés de philosophe du siècle des lumières contre l'Eglise, le christianisme et le Moyen Age...

30 C'est l'une des six lettres conservées de Colomban: cf. MGH, *epist.* t. 3, p. 156 sq.

31 La lettre de Licinien de Carthagène est la première de l'éd. Madoz (Madrid 1948) p. 83 sq., et elle félicite chaleureusement Grégoire, à la suite de la lecture de sa *Règle pastorale*.

Le préfet de la Ville et l'apocrisiaire de Constantinople se survivent dans l'excellence et la minutie d'une gestion épiscopale qui a une âme. Elle ne procède pas d'une sorte de supériorité technocratique, mais d'abord de l'ardeur à défendre un certain nombre de valeurs: autant que des monitions ou des ordres, la plupart de ses lettres sont des manifestes pour la défense des valeurs sociales et morales sans lesquelles il n'y a plus de civilisation. Car en dépit de l'impuissance des empereurs de Byzance dans l'Italie de cette fin du VI<sup>e</sup> siècle, Grégoire, lui, n'a jamais renoncé au vieux sens romain du *bien public*<sup>32</sup>. La *res publica* n'est pas seulement pour lui un cliché synonyme d'«Empire d'Orient»; il la sent comme l'étalon moral d'une juste appréciation des événements, des hommes et des choses. C'est elle qui guide l'habileté courageuse de sa politique de médiateur entre Byzance et les Lombards.

Ce sens «vieux romain» du service du bien public l'a constamment incité à insister sur les idéaux de la moralité politique romaine. A travers un certain nombre de mots-clés, il a légué ainsi à l'Europe future un certain nombre de valeurs qui gouverneront longtemps sa vie collective: autorité et mesure dans l'exercice du pouvoir<sup>33</sup>, respect de la liberté des individus et des collectivités dans le cadre de la loi<sup>34</sup>, de l'unité aussi dans la diversité, de la communication entre les groupes sociaux et entre les individus qui les composent: les valeurs même que, quelques dizaines d'années plus tôt, et dans le cadre des communautés monastiques, avait pour la plupart inscrites dans sa *Règle* cet autre héritier de Rome que fut Benoît de Nursie.

Dans l'Italie des années 590, les problèmes de la misère, de la faim, de la violence, n'étaient pas moins graves qu'en notre temps. C'est pourquoi Grégoire entend que l'on gère

32 Lettre collective 8, 10 à divers évêque, les invitant à n'admettre pas illégalement dans les monastères ou la cléricature des fonctionnaires ou soldats «rationibus publicis obligati»; ou encore, en 1, 59, invitation pressante à l'exarque d'Afrique, pour qu'il ne laisse pas impunis des actes «disciplinae rei publicae contraria».

33 Elle concerne aussi bien les clercs que les fonctionnaires de l'Empire; en 9, 20, l'abbé Urbicus est rappelé aux valeurs d'*ordo*, *ratio*, *modus*.

34 Bien des lettres interviennent pour faire respecter des droits individuels lésés: ainsi en 1, 42; 1, 78 sq.; 2, 19; 11, 9 à l'abbé de Lérins: «ut personam diligas et uitia persequaris»; etc.

au seul bénéficiaire des plus démunis ces propriétés de l'Église de Rome que l'on appelle dès lors «le patrimoine de Pierre». Ses produits sont réservés au service, voire à la survie, des plus démunis —*pro utilitate pauperum*<sup>35</sup>—. Ce souci est justement tenu par lui comme indispensable au rétablissement d'un ordre public fondé sur le respect de tous les droits, s'ils sont fondés en raison. Le vocabulaire latin de la justice et de l'équité revient souvent sous sa plume; en particulier dans la formule «la droiture de l'équité», et dans celle d'«ordre raisonnable»<sup>36</sup>. Il ne s'appuie pas moins sur les mots et les valeurs de convenance (*dignum*) et de modération<sup>37</sup>. Ce ne sont pas là pour lui de simples formules de chancellerie, qui seraient périmées par une réalité chaotique; car dans la quasi-totalité de ces lettres, on reconnaît ce que Robert Gillet appelle «la griffe de Grégoire»— et elle est souvent sortie, fût-ce contre les empereurs de Constantinople—. C'est là ce qui fait du *Registrum* une sorte de trésor toujours vivant de la sagesse politique de Rome.

Le même équilibre dans la vigilance se retrouve dans la relation entre autorité et libertés. L'autorité n'étant pas une puissance répressive, mais le service de tous par celui à qui ils ont confié la responsabilité de Rome et de l'Église romaine, il est logique que Grégoire passe pour avoir affectionné, plus que tout autre avant lui, le titre de «serviteur des serviteurs de Dieu». Le début de sa *Règle pastorale* reprend la vieille devise romaine, dont l'écho se trouve aussi dans la *Règle* bénédictine: *non praesse sed prodesse*—non pas être à la tête, mais être au service<sup>38</sup>—. Le sens

35 Au sous-diacre Pierre, recteur du patrimoine de Sicile, en 1, 42: interdiction de léser les paysans sur le prix du blé, et de toute autre exaction; plainte à l'impératrice Constantina, en 5, 38, contre les exactions fiscales commises par des fonctionnaires impériaux en Sardaigne, Corse et Sicile; etc.

36 Appel au «rationis ordo», à la fin de 9,39 et 9,41; aux «pristina iura» et à l'«aequitas» en 1,71; à l'«aequitatis rectitudo» en 3, 2.

37 Constellation sémantique *modus, dignus, iustus*, en 9,43; même s'il s'agit en 9,177 de l'autorité du siège apostolique, il n'y en a pas moins des résonances de morale cicéronienne et romaine dans la séquence: «auctoritatem eo quo decuit moderamine temperantes». De même, déjà, en 2, 19, l'appel à la «iustitiae regulam» et la «normam iustitiae» —pour ne citer que quelques lettres caractéristiques—.

38 *Reg. past.* 2, 6, *PL* 77, 34c: «nec praesse se hominibus gaudeant, sed prodesse». *Antiqui enim patres nostri non reges hominum, sed pastores*

de la liberté est ce qui définit pour Grégoire le pouvoir romain; il ne se gêne pas pour le dire: «les rois barbares ne sont que des maîtres d'esclaves, mais les empereurs de la république sont les maîtres de citoyens libres»<sup>39</sup>. Cette liberté en son temps partout et par tous violée, il en revendique les droits en toute occasion: par l'exemple de sa propre liberté de parole envers quiconque; dans sa tolérance envers les juifs, dont il réaffirme souvent les privilèges et la liberté de culte<sup>40</sup>; dans l'exigence d'un *consensus* populaire et clérical pour l'élection d'un évêque<sup>41</sup>; dans le respect des coutumes locales des Églises et de «leurs droits propres»<sup>42</sup>. Grégoire lui aussi est donc l'un de ceux qui ont inoculé à l'Occident le bienfaisant «virus» de la liberté: de ce point de vue, le monarchisme absolu de certains de ses successeurs sur le trône de Pierre l'aurait, plus qu'étonné, scandalisé.

Ce respect d'autrui a même fait découvrir au pape missionnaire ce que nous appelons les droits de l'*acculturation* du christianisme aux diverses civilisations dans lesquelles il s'implante. Une lettre célèbre, adressée à son missionnaire Augustin, lui prescrit de respecter les lieux de culte et les festivités rituelles des nouveaux convertis saxons, en se bornant à leur donner une destination et une signification

pecorum fuisse memorantur». Expression semblable dans la *Regula Benedicti* 64 (*De ordinando abbate*), 8: «sciatque sibi oportere prodesse magis quam praeesse»; l'antithèse est déjà chez Augustin; mais ce jeu de mots, expressif dans sa forme comme dans son contenu, a une allure «vieille romaine»: l'autorité est un service de la collectivité.

39 C'est pour rappeler à l'ordre un consulaire brutal qui avait frappé un ancien préteur; en 11, 4, ligne 17 et 20 sq.: «substantia eius caedi debuit, non libertas...Hoc enim inter reges gentium et imperatorem Romanorum distat, quia reges gentium domini seruatorum sunt, imperator uero Romanorum dominus liberorum».

40 En 1, 34, avertissement à l'évêque de Terracine, pour qu'il restitue leur synagogue aux juifs: «locum quem sicut praediximus cum tua conscientia quo congregentur adepti sunt, eos ut nos fuit ibidem liceat conuenire»; voir, dans le même sens, 2, 45 ou 9, 196.

41 Par ex. 5, 16, ligne 1 sq.: «Manifestum bonitatis esse liquet indicium in unius electione cunctorum conuenire consensum... totius concilli conuenire consensum...».

42 En réponse à la question de Léandre de Séville sur la licéité d'une immersion simple ou triple dans l'administration du baptême, Grégoire, en 1, 41, ligne 36 sq. insiste: «in una fide nil officit sanctae ecclesiae consuetudo diuersa»; il fait de même auprès de son notaire à Ravenne, en 9, 168, ligne 16 sq.: «quae esset consuetudo curauimus requirendum». Formule encore plus nette dans une lettre 2, 40, à l'évêque de Carthage, ligne 53 sq.: «sicut nostra defendimus, ita singulis quibusque ecclesiis sua iura seruamus».

chrétiennes<sup>43</sup>. On reconnaît là, à bien y réfléchir, le libéralisme qui avait réussi à l'Empire de Rome dans son respect des régionalismes, même religieux, comme vient de le montrer brillamment pour la Galice romaine la thèse d'Alain Tranoy<sup>44</sup>.

Médiateur libéral, défenseur des libertés et restaurateur d'un ordre public sans lequel elles ne peuvent s'exercer, Grégoire a mérité que l'on fasse ici un contre-sens volontaire sur le nom que lui ont donné les Grecs, en saluant en lui l'auteur des *Dialogues*: «Grégorios ho dialogos» fut également l'*homme du dialogue*. C'est bien à ce titre qu'il fut l'artisan de la paix et de la conciliation entre les Lombards et les Romains d'Italie, faute de pouvoir l'être aussi entre ces barbares et les Romains de l'Empire d'Orient.

Ce mélange bien tempéré de réalisme et d'idéalisme, dans la conduite des affaires humaines autant que dans celles de Dieu, Grégoire n'a pu en tenir la gageure par le seul exercice de ses qualités personnelles de gouvernant. Il l'a tenue grâce à cette vocation monastique profonde, et si profondément contrariée. Comme en témoignent tant de ses lettres, cette blessure intérieure ne se ferma jamais<sup>45</sup>. Il lui doit d'avoir toujours agi dans le détachement, dans la distance souveraine que donne une liberté intérieure: c'est là qu'il faut chercher comme le secret de sa personne, mais aussi, peut-être, du regain d'actualité qui

43 Après avoir, en Juin 601, engagé le roi anglais Éthelbert à la méthode violente (11, 37, ligne 12: «idolorum cultus insequere, fanorum aedificia euerte»), il invite en Juillet de la même année l'abbé franc Mellitus à avertir Augustin pour qu'il compose avec les coutumes cultuelles traditionnelles des Angles, en 11, 56, ligne 10 sq.: «aqua benedicta in eisdem fanis aspargatur, altaria construuntur, reliquiae ponantur, quia, si fana eadem bene constructa sunt, necesse est ut a cultu daaemonum in obsequio ueri Dei debeant commutari (...). Deum uerum (gens ipsa) cognoscens ac adorans ad loca quae consuevit familiaris currat».

44 A. Tranoy, *La Galice romaine* (De Boccard, Paris 1981) montre en particulier comment la latinisation et l'apprentissage de l'écrit ont permis un véritable *revival* des religions indigènes qui avaient trouvé de nouveaux moyens d'expression épigraphiques.

45 Cette souffrance donne lieu à bien des confidences pathétiques dans le cours des *Moralia*, d'abord destinés à un auditoire monastique; mais Grégoire s'en ouvre aussi à son ami Léandre. Sur cette nostalgie de la vie contemplative, de belles pages dans la thèse de Claude Dagens citée *sup.* n. 3.

s'attache aujourd'hui à lui <sup>46</sup>. Paradoxalement, cette nostalgie de la contemplation l'a rendu capable d'une attention à autrui que ne troublaient ni les passions ni les détresses constantes de la société au milieu de laquelle il a vécu. C'est que ce pilote réalisait dans une simple plénitude le difficile mot d'ordre de saint Paul: «être du monde comme n'en étant pas». Certes, il ne fut pas le premier «moine évêque», puisqu'il a vécu deux siècles après saint Martin de Tours. Mais il est le premier à s'être longuement fait le théoricien de la «vie mixte» —celle qu'il fut d'abord contraint de pratiquer entre la cour impériale de Constantinople et la communauté monastique qui l'hébergeait dans la capitale de l'Orient. Dans ce rythme de la «vie mixte» convergeaient les traditions de la sagesse antique et l'exemple évangélique <sup>47</sup>: Sénèque refusant au sage l'égoïsme d'un loisir philosophique qui l'aurait définitivement éloigné du service des hommes, Jésus partageant son temps entre le recueillement au désert et la prédication aux foules.

C'est bien pourquoi Grégoire eut l'intuition géniale de faire des *moines* le «fer de lance» de la *mission* anglaise: ce sont ces premières communautés monastiques de l'Angleterre saxonne, formées autour de petits noyaux de moines venus de Rome, qui ont aidé les *Angli* à devenir des *angeli*, en suivant l'exemple de ces chrétiens consacrés, qui menaient la même vie commune que les membres de la primitive Église à Jérusalem. L'un des meilleurs historiens actuels du monachisme dans le haut Moyen Age conjecture même que Grégoire a pu trouver la *Règle* de Benoît particulièrement bien adaptée à ce «pays de mission» <sup>48</sup>: on doit effectivement se rappeler —Grégoire le rapporte au second livre de ses *Dialogues*— qu'à son arrivée

46 Ce regain a été attesté par Dom J. Leclercq dans les conclusions du colloque de Chantilly, à partir d'une expérience de l'intérêt renouvelé que ressentent les jeunes étudiants en théologie, dans le monde entier, pour l'oeuvre de Grégoire.

47 Cf. Dagens, p. 158 sq. sur «la pratique de la vie mixte», qui est caractérisée par l'alternance constante de l'intériorité et de l'extériorité.

48 C'est la thèse avancée avec prudence par Fr. Prinz dans sa communication du colloque de Chantilly, sur *Das westliche Mönchtum zur Zeit Gregors des Grossen*: cette *Règle* était d'une grande souplesse, et comme telle plus susceptible qu'une autre d'être adaptée à des conditions matérielles et morales différentes de celles des pays méditerranéens et romains.

dans la région encore païenne du Mont-Cassin, vers les années 520-30, Benoît lui-même «appelait à la foi, par une prédication continuelle, toute la population des alentours»<sup>49</sup>. Grégoire n'a donc fait que rehausser, par son autorité d'évêque de Rome, l'activité missionnaire des premiers grands «évêques moines» d'Occident: celle d'un Martin de Tours ou d'un Victrice de Rouen<sup>50</sup>. Grâce à lui, l'alliance équilibrée entre ce qu'il a lui-même appelé souvent la «vie contemplative» et la «vie active» sera l'un des traits distinctifs du christianisme médiéval et, à travers lui, du style de vie européen.

La correspondance de Grégoire montre, en actes et en paroles, la pratique et l'idéal d'un tel style de vie. Prenons un seul exemple: la lettre adressée en 598 à l'ancien consul Léontius. A de tels laïcs qui acceptent «sans chercher leur propre intérêt de se laisser préposer aux affaires humaines», Grégoire propose le modèle de Joseph servant Pharaon: «conduit en Égypte, il y servit dans les palais terrestres, il y remplit une fonction dans les affaires temporelles, il y montra tout ce qu'il est juste d'accomplir pour un royaume éphémère»<sup>51</sup>. Dans cette réflexion, s'agit-il seulement de proposer un exemple biblique à Léontius? Ou Grégoire n'exprime-t-il pas aussi sa longue expérience d'homme de gouvernement, responsable dans les deux Romes, dans l'Empire et dans l'Église? C'est pourquoi il a des mots sévères pour un évêque qui s'enferme dans une vie de perfection égoïste, en une conjoncture grave où il devrait y renoncer au moins en partie pour agir; c'est le moment où l'évêque de Ravenne peut peser d'un poids décisif dans les négociations de paix avec le roi Agilulf; c'est le moment, ajoute-t-il, d'«avoir la main généreuse..., de faire siennes les misères d'autrui, car s'il n'agit pas comme cela, c'est

49 Grégoire, *Dialogues*, 2, 8, 11: «commorantem circumquaque multitudinem praedicatione continua ad fidem uocabat».

50 Sur cette activité, voir notre étude sur 'Victrice de Rouen et les origines du monachisme dans l'Ouest de la Gaule (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles)', dans *Aspects du monachisme en Normandie (IV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)* (Paris 1982) pp. 9-29. Et la *Vie de saint Martin* (3 vol. dans la coll. des *Sources chrétiennes*).

51 *Registrum* 8, 33, lettre au consulaire Léontius, lignes 10 sq. et 18 sq.: «Cum ...electi Dei...lucra propria non quaerentes terrenis deputantur rebus, quid aliud quam sanctae Hierusalem ciues in Babyloniae opere seruiunt?...

en vain qu'il porte le nom d'évêque...»<sup>52</sup>. Il faut alors «*frapper en agissant*» pour qu'il vous soit ouvert —*pulsare operando*. La vérité de vie est dans dans une «navette» entre le *dedans* et le *dehors*: *intus* et *foris*<sup>53</sup>. Grégoire est ainsi tout à la fois le père spirituel des missionnaires et des mystiques, de l'intériorité attentive à agir, et de l'action contemplative, des intellectuels qui agissent et des hommes de gouvernement qui savent se donner le temps de réfléchir.

Il l'est aussi d'un art religieux européen qui sera fidèle au sens historique romain. A un évêque expéditif, qui avait cru parer aux dangers d'une nouvelle idolâtrie par un iconoclasme destructeur des images, il prêche, là aussi, pour une pédagogie de l'art sacré fidèle à la *modération* raisonnée: «Si l'on recourt à la peinture dans les églises, c'est pour que les analphabètes lisent de leurs yeux sur les murs ce qu'ils sont incapables de lire sur les manuscrits»<sup>54</sup>. Ils pourront ainsi acquérir la connaissance de l'histoire —*scientiam historiae*—; de l'Histoire Sainte, bien sûr. Mais l'important pour nous est cette conception romaine d'une représentation dynamique des grands événements de salut; d'une telle tradition, l'Europe gardera une certaine conception de l'iconographie: celle qui reste plus conforme au «film sur bronze» de la Colonne trajane qu'à la conception orientale d'une icône faite pour rendre le monde divin intemporellement transparent à la contemplation sensible de l'homme. Ce sont, là encore, deux visions du monde et de l'action qui sont en train d'accentuer leur divergence.

Ioseph in Aegypto ductus terreno palatio seruiuit, curam ministerii in rebus temporalibus gessit, quicquid iuste regno transitorio debebatur exhibuit».

52 *Ib.* 6, 33, lignes 6 sq. et 23 sq.: «omnimodo immine ut pax ista debeat ordinari (...). Non sibi credat solam lectionem et orationem sufficere, ut remotus studeat sedere et de manu minime fructificare. Sed largam manum habeat...alienam inopiam suam credat, quia, si hoc non habet, uacuum episcopi nomen tenet».

53 Sur cette dialectique, fondamentale dans la spiritualité grégorienne, voir Cl. Dagens, *Grégoire le Grand...*, p. 184 sq.: c'est un thème majeur de la méditation grégorienne, et de sa conception de l'expérience chrétienne.

54 *Registrum* 9, 209, lettre à Sérénus évêque de Marseille, ligne 12 sq.: «Id circo enim pictura in ecclesiis adhibetur, ut hi qui litteras nesciunt saltem in parietibus uidendo legant quae legere in codicibus non ualent (...) quatenus et litterarum nescii haberent unde scientiam historiae colligerent»...



Avec et après Léon au V<sup>e</sup> siècle, Grégoire est le seul évêque de Rome qui ait reçu le vieux surnom romain de Grand —*Magnus*—. De cette grandeur, nous avons défini quelques aspects particuliers, en considérant l'homme en son temps mais à partir du nôtre, dans le cadre de cette Europe dont il fut, sans bien le savoir, l'un des fondateurs matériels et spirituels. Sa seule hérédité, sa longue expérience de préfet et d'apocrisiaire, la chaos d'un monde dont il pouvait croire la fin toute proche, l'auraient spontanément porté à attendre cette fin dans la pure vie contemplative d'un cloître.

Mais son sens des responsabilités, devant tant de détresses, l'ont comme Pierre «mené où il ne voulait pas». Alors, écartant patiemment tous les obstacles, il a rouvert à ses compatriotes de Rome les voies de l'espérance, et donné aux Italiens les clés de leur avenir. Tant de charges écrasantes et immédiates ne l'ont pas empêché de donner aussi à la mission chrétienne une nouvelle expansion vers les îles de l'Extrême-Occident; et, par là, jusqu'au cœur de la Germanie que jamais l'antique Rome n'avait pu conquérir: car ce sont des moines missionnaires anglo-saxons qui, à la suite de Boniface, intégreront la Germanie d'outre-Rhin à la chrétienté européenne dans le cours du VIII<sup>e</sup> siècle: telle sera la grande conséquence historique de la mission grégorienne en Angleterre. Ce faisant, Grégoire fut le promoteur d'une civilisation européenne équilibrée plus au Nord, entre ses façades méditerranéenne et océanique. Quelques années avant l'Hégire et donc avant la naissance de l'Islam, il a compensé ainsi le recul prochain du christianisme en Afrique et au Moyen Orient, en lui donnant un nouveau centre de gravité: celui de l'Europe occidentale, au sens moderne du mot.

Plus profondément, il s'est fait, entre la fin de l'Antiquité méditerranéenne et l'essor du haut Moyen Age européen, le médiateur de valeurs de vie politiques, sociales, morales qui étaient en train de sombrer, jusque dans la Ville de Rome, sous l'écrasant assaut de trop de catastrophes. Il a fortement contribué à restituer et à transmettre à l'Europe en gestation le sens romain du droit, de l'autorité et de la liberté; il lui a inculqué, par son exemple autant que

par sa parole, le sens de l'action responsable et efficace, de la loi qui préserve les droits de tous en limitant ceux de chacun, du pluralisme et de la tolérance sans lesquels il n'y a plus qu'uniformité tyrannique.

Enfin, il a légué à l'Europe le déchirement de ses deux vocations. Car celle qu'il accepta par devoir n'effaça point celle qu'il aurait choisie par inclination personnelle. C'est dans les ressources de ce drame intérieur qu'il a effectivement puisé et ranimé la force d'assumer toutes ses obligations de gouvernant responsable de tout et de tous. Il a montré et dit que l'exercice du pouvoir n'était pas seulement justiciable d'une technique, et qu'il ne devait jamais être l'assouvissement d'une passion. Cette réflexion sur «l'art de gouverner les hommes» —*ars artium regimen hominum*<sup>55</sup>!— ne demeurerait pas un modèle réservé aux évêques. Car si, de fait, Grégoire écrivit d'abord pour eux, au début de son pontificat, sa célèbre *Règle pastorale*, dans l'Angleterre du X<sup>e</sup> siècle ce n'est pas simplement pour des clercs ou des moines que le roi Alfred le Grand la ferait traduire en vieil anglais; mais bien pour tous les responsables d'une parcelle d'autorité, quelle qu'en pût être la nature<sup>56</sup>. C'était donner à Grégoire, dans la tradition européenne de l'exercice du pouvoir, une place que, consciemment ou inconsciemment, elle n'a cessé depuis lors de conserver: on le voit bien, à la Renaissance, dans le franc parler qui coûta la vie à un Thomas More<sup>57</sup>. Grégoire le Grand ne fut donc pas seulement l'auteur de ce que les historiens allemands du siècle dernier appelaient «le catho-

55 Les hommes à travers les âmes, car la formule exacte du début de la *Regula Pastoralis* 1 est (PL 77, 13a): «ars est artium regimen animarum». S'il s'agit donc bien de l'exercice du pouvoir dans les communautés d'Eglise, l'ampleur et la profondeur de la réflexion menée sur le *regimen* dépassent l'exercice des fonctions épiscopales et abbatiales, surtout dans une société en cours de christianisation active. On le verra bientôt dans la thèse de Bruno Judic sur cet ouvrage d'Ambroise. Sur le pouvoir royal, voir le chapitre IX, «Grégoire le Grand: la royauté et l'ordre du monde», de M. Reydellet, *La royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville* (Coll. BEFAR, 243, Ecole française de Rome 1981) p. 441 sq., avec bonne bibliographie sélective.

56 Voir dans le colloque *Grégoire le Grand* de 1982 la communication d'André Crépin sur *L'importance de la pensée de Grégoire le Grand dans la politique culturelle d'Alfred, roi de Wessex (871-899)*.

57 Ib. G. Marchadour, *Saint Grégoire le Grand et saint Thomas More*.

licisme vulgaire», quand leur insolence n'allait pas jusqu'à prétendre ne le considérer que comme «tout juste un petit grand homme» —peut-être faute de l'avoir lu assez complètement, et avec cette lucidité détachée qui est aussi l'un des aspects les plus attachants de sa grandeur.

JACQUES FONTAINE  
Université de la Sorbonne